

Fiche de lecture - Hannah van Dinteren - Octobre 2016

Le Joueur, Dostoïevsky

Fedor Dostoïevsky, écrivain russe, écrit puis fait paraître en 1866 son roman intitulé *Le Joueur*. L'histoire, comme son nom l'indique, traite d'un adepte du jeu, de quelqu'un qui joue, souvent, qui joue même, peut-être, tout le temps. En effet, Alexis Ivanovitch, précepteur au service d'un général russe en Allemagne, joue. Mais **comment joue-t-il ?** C'est-à-dire, de quelle manière et avec quelle(s) visée(s) joue-t-il ?

Au chapitre premier, le lecteur fait connaissance avec le narrateur, Alexis, qui présente son employeur et son hôte -le général, ainsi que sa famille et sa suite. Aussi, c'est dès cet instant que le thème du jeu fait son apparition et l'on comprend très vite que le précepteur est attiré par les salles où il est pratiqué : « *[le général] m'a fait un discours [...] pour me donner à comprendre qu'il désirait que je promène les enfants dans le parc, aussi loin que possible du casino. - Sinon, vous les emmèneriez peut-être au casino, à la roulette ! Excusez-moi, a-t-il ajouté, mais je sais que vous n'avez pas beaucoup de plomb dans la tête, et que vous risqueriez de vous laisser attirer par le jeu.* ». L'on apprend aussi que la narrateur ne roule pas sur l'or, tout comme la belle-fille du général, qui l'empresse d'aller jouer pour elle. « *Mais pour l'instant, je n'avais pas de temps à perdre : la roulette m'attendait.* ».

Alexis Ivanovitch, en premier lieu, joue donc à **la roulette, un jeu de hasard**, afin de gagner de l'argent. Mais cela ne lui plaît pas : « *je dois dire que cela m'était désagréable* ». Aussi, loin d'y trouver un bénéfice ludique, le héros considère **le jeu comme un pur vecteur, un simple moyen de gagner de l'argent** et il **étudie le mécanisme du jeu**. De plus, « *tout [lui] parut sale, moralement sale et répugnant* ». Dès lors, comment peut-il apprécier jouer ? Finalement, il me semble que le héros éprouve plus de plaisir à étudier les joueurs et leurs comportements qu'il n'en trouve à jouer. En fait, Alexis Ivanovitch joue ici à un jeu de sociologue, le "vrai" jeu, celui de la roulette, est là uniquement comme prétexte et afin, bien sûr, de gagner de l'argent.

Toutefois, la perception du jeu par le narrateur évolue au fil du roman, et c'est au quatrième chapitre qu'Alexis prend pour la première fois **plaisir à jouer, emporté par l'excitation, le vertige qu'apporte le jeu**. Cet extrait révèle bien, selon moi, le changement, puisqu'il débute avec une caractérisation négative des autres joueurs puis apparaît la relation froide que la narrateur a avec le jeu (à travers ses calculs mathématiques et la réflexion purement logique) mais, finalement, le joueur est emporté par le jeu et par les émotions que celui-ci lui fait ressentir.

« Il y avait foule dans les salles de jeu. Comme ils sont tous effrontés et avides ! Je me suis frayé un passage jusqu'au croupier, et me suis mis à jouer timidement, ne risquant que

deux, trois pièces à la fois. Cependant j'observais et faisais des remarques. [...] J'ai pourtant tiré de mes observations une conclusion qui me semble juste ; dans la succession de chances purement fortuites il y a, je ne dirais pas un système, mais une sorte d'ordre, ce qui est évidemment très étrange. [...] Quant à moi, j'ai tout perdu, et fort rapidement. Pour commencer j'avais mis vingt frédéric sur pair ; je gagnai, je les mis de nouveau et gagnai encore et ainsi de suite deux ou trois fois. Je crois qu'au bout de cinq minutes j'avais gagné quelques quatre cents frédéric. J'aurai dû partir à ce moment-là, mais un sentiment étrange m'envahit alors, une sorte de désir fou de défier le sort, une envie de lui faire un pied de nez, de lui tirer la langue. J'ai misé le maximum autorisé : quatre mille florins, et j'ai perdu. Alors, dans mon excitation, j'ai pris tout ce qui me restait, l'ai placé de la même façon et j'ai perdu de nouveau. Ensuite j'ai quitté la table, comme assommé. »

C'est aussi cette ivresse du jeu qui s'empare de la grand-mère plus loin dans l'histoire, lui fait gagner énormément d'argent mais la met aussi beaucoup en danger :

« – Le jeu est fait ! Proclama le croupier. Le plateau tourna et le treize sortit. Nous avons perdu !

– Encore ! encore ! Encore ! Mise encore ! S'écria la grand-mère.

J'avais dépassé le stade des objections, je haussai les épaules et mis encore douze frédéric. Le plateau tourna longtemps. La grand-mère tremblait de tout son corps sans quitter la bille des yeux. Comment peut-elle croire que le zéro va encore sortir ? Me demandai-je en la regardant avec étonnement. Sur son visage se lisait la certitude absolue qu'elle allait gagner, l'attente confiante du moment où on allait crier zéro. La bille sauta dans une case.

– Zéro ! Cria le croupier.

– Eh bien ! Dis la grand-mère en se tournant vers moi avec un geste de triomphe.

C'est à ce moment que je sentis que, moi aussi, j'étais un joueur. Mes bras et mes jambes tremblaient, mes tempes battaient. »

En somme, Alexis Ivanovitch joue à la roulette, en premier lieu pour gagner de l'argent ; il étudie alors son fonctionnement (l'activité censée ludique lui déplaît totalement), mais il finit par aimer le jeu de hasard pour les sensations qui vont de paire avec lui et son enjeu monétaire.

Cela dit, bien que la roulette est le jeu central du livre, celui qui touche l'ensemble des personnages de l'histoire et celui le plus mis en avant par Dostoïevski, il me semble que ce n'est pas la seule activité que l'on peut nommer "jeu" du roman. En effet, **n'est-ce pas un jeu pour Alexis quand celui-ci va défier le baron**, au chapitre six ? Et **n'est-ce pas également un jeu pour lui lorsqu'il tente -et parvient finalement- à retourner quelques situations et à tromper ses interlocuteurs par la rhétorique** (Pauline, Des Grieux...) ? Dans les deux cas la mise du jeu est ici très loin de l'occupation financière première, par contre elle se rapproche beaucoup de l'étourdissement recherchée en second lieu. Alexis ose de plus en plus, il se met de plus en plus en danger, non seulement il dépasse les règles mais il se dépasse aussi lui-même et ne fait que surenchérir. En définitive il prend plaisir, comme les enfants, à faire des "bêtises". C'est là que le jeu, je pense, est le plus grand. **Jouer se résume alors à prendre plaisir en éprouvant une émotion que l'on pourrait qualifier de "ludique", crée ici par le vertige de l'enjeu et la mise en danger de sa personne.** Finalement, on retrouve l'**Illinx** de Roger Caillois, couplée à l'**Alea** pour ce qui concerne les jeux de casino ; le **Mimicry** et l'**Agôn** apparaissent un peu pendant les dialogues et défis.